

[1^{er} janvier, Paris]

1^{er} janvier 1960 (deux heures-matin).

On n'en sait rien. (C'est la réponse à ma question précédente, posée il y a plus de deux mois.) Oui, tout ce temps sans écrire, tout au moins ici. C'est que l'agrég continue, et je passe par des successions d'épreuves et de découragement. Livre avance. Mes parents passent les fêtes en URSS, mais c'est pour affaire que mon père y est, et les Russes ont demandé qu'il y vienne pendant les fêtes. Mais enfin, ça va ! Ces fêtes de fin d'année se sont pas mal passées, sauf que le restaurant d'hier était vide, ce qui pose l'ambiance... heureusement qu'on a rigolé quand même, nous tous, (René, Odette, Célou, Jacquotte).

Ai ma nouvelle voiture, grosse 403 crème : fameux. L'avons inaugurée sur les routes en allant à Bourg[-en-Bresse] rencontrer les Bastien. Ce furent deux jours agréables. J'aime bien Robert et il aime justement que je me laisse aller. Tout cela chez les Chaussamy qui servent de plaque...

Et Solange et Henri (ceux de Caprera) nous ont invités dans leur nouvel appartement, et ses réunions mondaines et ennuyeuses. Alain, l'ai revu souvent.

Et il aime mes poèmes. Va-t-il les prendre, les faire publier ? En tout cas il m'a téléphoné pour dire qu'il les aimait.

Puis, ai attendu un samedi matin, pour revoir D. L'ai revue. On se promène une fois par semaine. Pourquoi ? Veux voir ce que donne ce genre de choses. Elle me dit tant de choses ! Certes, c'est elle qui avait rompu ! Mais c'est fort bien qu'on ne s'aime pas, encore qu'elle dise le contraire, me rappelle le moindre mot que j'ai pu dire ici ou là, me couve, et soit vaguement fiancée (!) à un jeune ouvrier spécialisé : tout cela dans l'ennui, la léthargie (qu'elle dit), et qu'elle m'a guetté, a décrit Marcelle, etc. Mais elle n'en pouvait plus. Bref, quelle importance ? Mais de temps en temps c'est pour moi une sorte d'acuité.

Pourquoi ai-je ces « moments » ? Comme cette histoire horrible que je fis à Marcelle pour son neveu à cause de quelques gamineries de Célou, je ne voulais plus sortir hier. Or, Marcelle avait tout fait convenir. Elle a pleuré, crié, et moi, j'attisais. Pourquoi ? À croire, que par-ci par-là, des explosions...

L'autre jour, ai dit au petit déjeuner à Marcelle : la renonciation est dans la vie sclérosée, pétrifiée. La terre engendrait, autrefois, comme un être vivant. Au début, tout était vie. Puis, elle s'est rétrécie. Et elle le continue [*sic*]. Y a-t-il du vrai là-dedans ? Et peut-on faire des systèmes ? À débattre plus tard.

[18 février, Paris]

18 février 1960. Quatorze heures.

Ce silence a été bien rempli : on a été tous trois à Châtel, trois semaines de neige, (après une journée dans l'horrible Megève, fuite illico), et sommes de retour depuis trois jours. Hier, exposé raté de moi sur Sainte-Beuve : n'ai-je plus ma forme ? Et pourtant espère passer l'agrég que je passe le plus clair de mon temps à préparer.

Ai revu D. l'autre jour car je l'ai attendue devant la même station de métro : brusque besoin et curiosité. Sommes durant un mois sortis tous deux, et elle a rompu devant mon exigence de coucherie : elle ne voulait plus. Décidément, je ne mène pas le jeu. Mais pourvoir à différentes compensations par le système des reprises ou des connaissances nouvelles : Paris est si commode, vaste, et opaque !

Et mon roman ? Temps d'arrêt, pour cause agrég. Espère que ce n'est pas un mal.

Quelques heurts avec ma mère, (qui était très fatiguée) et il est vrai que je suis si égoïste ! Qu'y faire ? Je ne vis pas jusqu'au bout certaines pensées. Affleure aux instants successifs : brusques étreintes inattendues comme à Châtel, avec femme de l'hôtelier : aucun de nous ne s'y attendait. Ces lignes croisées qui circulent entre les hommes...

Rien de Bosquet : pourtant, il m'avait téléphoné pour dire combien il aimait mes poèmes. Rien depuis. Attendons. Et cela pour tout...

[6 avril, Paris]

6 avril. Douze heures. [19]60.

Viens d'apprendre que Denoël met [*Le Droit d'asile*] au pilon : très agréable ! Quand ? Quand ? Je veux la gloire ! Cette sale agrég en attendant, que je raterai car ce boulot m'emmerde. Vu l'affaire de mon père tout à fait grandie, peut vivre sans rien faire, voyage. Donc, autant le faire et écrire. Écrire, écrire. Toujours, que ça ! D. est en Algérie. L'autre jour, en [illisible] y allait par hasard et l'y appris. Depuis, d'autres sont arrivées. N'ai toujours pas répondu. (Rien, à part ça.)

Et mon roman avance : pilon ou pas pilon, et je sais et je veux que le monde y soit. Et il y est. Tout y est. Le monde ?

Et l'an prochain ? Agrég ratée, vais ou non préparer l'Inspection primaire ? Plus tranquille que prof et facile à préparer. On verra. Et le reste ? Tout le reste ?

[29 juin, Paris]

29 juin [19]60. Treize heures.

Échec. Bien fait ! Cette connerie d'agrég. Et quand je pense que j'ai pour elle délaissé mon roman. Encore faut-il reprendre ce roman. De toute façon, voulais tout et les poussières... Avons passé quinze jours en Normandie. Très agréable. Puis trois jours à Bourg[-en-Bresse] : invitation des Chaussamy. Et maintenant – libre de l'oral – allons « aller » à Sylvabelle. Merde pour l'agrég. N'ai-je pas au fond ce que j'ai toujours désiré ? Fonctionnaire, nanti (!) et édité ? Alors ? En avant !... Et bien sûr...

[16 juillet, Sylvabelle]

16 – 7 – 60. Seize heures trente. Sylvabelle.

Chronique des échecs : titre de mes trois dernières années. Il y eut l'agrég cette année : mais il y a mieux : mon énorme roman de mille deux cents pages, pas fini, est raté, à refaire. Et j'y travaillais depuis trois ans. Je me prends pour un génie et chie un roman au lieu de l'écrire. Tout est à refaire. Ai-je quelque chose dans le ventre ? Saurais-je me refuser même les plaisirs du difficile ? Même pas désespéré : rien. De mes mille deux cents pages, toutes à refaire, réécrire, transformer entièrement, je tirerai la matière d'un petit roman. Ai-je quelque chose ? De toute façon, pas sans travailler.

Somme ici, comme chaque année, jusqu'à la fin du mois. Avec les Bastien. Énormes parties de rire. Curieux, comme l'un n'empêche pas l'autre. Quand briserai-je ma gangue ? Je demandais jusqu'à présent l'aide de l'extérieur : concours, édition, etc. Je demande à présent une aide intérieure. Que ce qui dort en moi s'éveille. J'ai trop voulu sciemment faire dans l'inouï. Et j'ai perdu trois ans. Humble ! Se remettre dans les rangs, avec larmes et rage. Et repartir par un chemin mieux connu. J'ai préjugé de mes forces avec mes mille deux cents pages et c'est bien fait pour moi. Et puis, ne plus écrire à la sauvette. Qui suis-je et qu'y puis-je ?...

[3 août, Sylvabelle]

3 août. Dix heures. Paris.

Incident à Sylvabelle : j'ai frappé un enfant. Parents ont porté plainte. Sommes partis en pleine nuit ; atmosphère de cauchemar. Heureusement que l'enfant n'a rien. Les Bastien ont été presque à la hauteur. Allons dans quelques jours à Étretat. Ce n'est pas une plainte « grave » d'après l'assurance. Toutes les familles étaient déchaînées. Il est vrai que je l'avais cherché. Ma mère a eu une autre crise d'hypertension liée à vésicule. Son rythme la fait très maigrir. Il faudrait vraiment que ça se calme.

[9 août, Étretat]

9 août. [19]60. Onze heures.

Étretat. Ne me représente plus à cette sale et inutile agré. Vais cette année prendre mon poste à Wimereux. Et le roman que je recommence. Oui. Démarrage ça va, mais ça ne veut rien dire. Le calme. La mer. Rien au sujet de la plainte pour le moment. Sommes ici tous les trois. Vais inviter Bosquet. Falaises toujours en place. Beau temps. Espère travailler.

[19 août, Paris]

19 août [19]60. Seize heures. Paris.

Cauchemar. Nerfs malades de ma mère et maladresse de Marcelle : crise et crise. Retour précipité. Je repars seul avec ma mère à Cabris (Saint-Cézaire). Il le faut, pour le moment. Après, à Wimereux, nous serons tranquilles.

Hier, ce fut affreux. De même que les deux jours à Étretat. Suis-je toujours sous la « coupe » de ma mère ? Je ne crois pas. Mais je dois le montrer. Toujours, en tout, les limites. Marcelle à Paris pour quinze jours, comprend. Tous ces impondérables...

[23 août (2), Saint-Cézaire]

Vingt-deux heures.

En plein travail dans mon roman. Suis à la page 109 et dois surtout veiller à ne pas me laisser déborder. La ligne d'ensemble est nette, mais le détail des chapitres ne vient qu'au fur et à mesure de l'écriture. Je trouve que le mouvement de l'écriture est important. La haine de tout parce qu'il n'y a plus de place pour l'amour. Est-ce vraiment la loi ? Non. Les limites de l'être sont haïssables. Comme on ne peut les franchir, on tourne et on tourne dans la cage. De là ces débris et ces rages, ce besoin de voir le monde à l'envers : c'est mon roman. Et de plus : à tâtons dans la lumière. Mais en même temps : cette tombée des barrières jusqu'au seuil de la vérité.

[26 août, Saint-Cézaire]

26 août. [19]60. Dix heures.

Saint-Cézaire. Je dors mal malgré le vivifiant climat. Ce jour d'hui : repos (ni nager, ni monde ni bain de soleil même petit sous ce soleil brûlant). Toujours je m'épuise en forçant tous les exercices. D'où : calme. Apprendre à stopper (pour voir les paysages ?). Ma mère, calmée, dit qu'au fond, laisser chaque an Marcelle pour deux semaines, ça ne se fait pas. Si c'est moi qui le lui avais dit peut-être eût-elle protesté ? Mais laisser faire en gardant l'essentiel.

Hier ai écrit à Marcelle : l'homme c'est tout mais Dieu c'est tout le reste.

À Cabris, hier, parlé avec ma mère, et suis tombé sur essai de définition de la vérité : une illusion qui prétend calmer les autres illusions... (ou ne le veut pas...)

De nombreuses lettres de Valéry (lis *Correspondance* Gide-Valéry) font réfléchir. La littérature : les hauts livres battus par des mémoires, etc. Qu'importe ! Les hautes idées et Dieu sont aussi battus par la perspective d'un bal musette ! Ou d'une séance de cinéma. Il y a un tel gouffre entre le haut et bas qu'on peut peut-être parler d'une base pour ce qui est haut, mais non plus d'un sommet pour ce qui est bas. La montagne a une base, mais la taupinière a-t-elle un sommet ? C'est l'image des hautes œuvres par rapport aux œuvres quotidiennes.

Mais Valéry est d'un dessèchement fortifiant. Lui eusse écrit. Mais quoi ? L'œuvre, et il n'y a que ça. De toute façon : tout a une base ; mais peu de choses ont un sommet.

[27 août, Saint-Cézaire]

27 – 8 – 60. Vingt-trois heures.

Saint-Cézaire. Calme. Routes sauvages. Suis en pleine *Correspondance* Gide-Valéry. Vie de Valéry : cette affreuse gêne. Que de formules « à fond ». (Peur de se faire plaisir. Vouloir utiliser ses souffrances montre qu'on n'a pas assez souffert. On n'est pas responsable de nos idées, mais de l'usage que nous en faisons.) Etc.

Impression poignante (dire que le début m'agaçait).

Et moi, que sais-je ? Tu parles ! Plus de nombrilisme (ex. narcissisme). Pour la première fois, dans mon roman, fais « penser » quelqu'un d'autre que mon héros. Dans les *Heures qui restent* [*sic*] je le faisais par le moyen naturel des lettres. Ici, « l'ouverture » ne se fait qu'en présence du héros, comme si une sorte de symbiose se produisait. Il émane de mon héros « quelque chose » qui permet à la pensée de s'élargir. Donc je me refuse toujours au découpage par tranches. Mais je me vois quand même forcé de sortir du solipsisme littéraire qui, à la longue, aboutit à l'impasse. Ce que j'ai à dire nécessite peut-être des moyens moins purs : élargissements, coups de sonde, etc. Ce qui restreint Kafka c'est le côté conte. D'où : solipsisme. Air raréfié. Mais la vie est si juteuse, quel que soit le fruit !

Donc : cocktails légers, par ci par là, ce qui montrera peut-être mieux encore l'irréductibilité de chacun. (Qui ne signifie pas solitude.)

[29 août, Saint-Cézaire]

29 – 8 – 60. Sept heures.

Saint-Cézaire. Soleil sur la montagne. Ai fini lettres Gide-Valéry. Suis esquinaté. C'est affreux de finir. Et de tout voir ainsi...

En moi, rendus et larmes. Qu'est-ce qu'on a fait, et à qui ? Pourquoi cette punition ? Car le non-sens même est une punition.

Cette vie de Valéry. Toutes ces couches superposées d'amertume ! Ça peut aller « jusqu'où ? ». Me sens à bout. Dors ici pas très bien. À qui s'adresser, n'est-ce pas ?

Hier, Alain téléphone : il est à Juan, et non en Belgique, m'invite à déjeuner. Je vais donc, en pantalon de toile et chemise rose aller le voir. Mais j'aimerais – les autres jours – qu'il ne « colle » pas. D'ailleurs il est gentil. Sa définition de Paulhan : « Il est comme un pédéraste qui s'excuse de ne pas l'être » est bien.

Mon travail avance et mais suis un peu dans un creux. Ma mère va mieux. Marcelle a téléphoné samedi : elle allait à Rambouillet avec sa mère. Ce matin, lui téléphone.

Vais tâcher de travailler. La paix ? Quand ?

[30 août (1), Saint-Cézaire]

30 – 8 – 60. Quatorze heures.

Saint-Cézaire : ce pauvre con de Bosquet ? Ne jamais voir les êtres « trop » ! Avare, bête, gonflé de son impuissance ! Mon « découvreur » ! Si je n'ai que celui-là ! Mou au physique comme au moral !! Triste infection ! Cette balade d'hier où il en voulait encore et encore ! Con ! D'où : vais tout simplement me défiler. Quand je pense qu'une telle nullité fait des cours, conférences, etc. ...sans diplômes ! On croit rêver. Qu'importe : mon heure viendra ?

Dieu...

[1^{er} septembre, Saint-Cézaire]1^{er} – 9 – 60.

Saint-Cézaire.

Dans ces petits villages, ce mélange de paysage saisissant et de population typique, pittoresque, avec en plus des gars « à part », et non pas l'horrible platitude des « vacanciers » ou des palaces.

Il y a ici, en plus du couple « spiritualiste », un grand éditeur anglais et sa femme. Lui, d'un esprit, d'une drôlerie, extraordinaires. Grande culture. Grand, un peu voûté, cheveux noirs, lunettes, l'air sympa. Ses réflexions sont typiques « J'en ai laissé un peu » dit-il quand la patronne remporte le plateau de fromage. Il fait des pas de danse, et allie simplicité et distinction. La patronne elle-même est un type. Il y a ici une femme de quatre-vingt-quatorze ans, qui dit l'autre soir, ayant oublié quelque chose : « Si ça continue, je vais perdre ma tête. » La patronne ~~et fait~~ : « C'est-à-dire que vous la perdez, mais comme vous perdez le reste en même temps, le tout partira ensemble. » Et d'autres du même genre. On l'écouterait des heures !

Il y a dans le village « Jésus le violoneux ». C'est un millionnaire, mais clochard, avare, propriétaire de mille hectares, mais qui ne veut rien vendre et va chaparder dans les champs voisins. Le soir, est arrivée une équipe de cinéastes : un petit acteur marrant qui raconte comment en une journée il a tourné huit films de télé. (*L'armoire volante* « Le mort, c'était moi », *L'impasse des deux anges*, etc.). Il est déjà un peu vieux, pas célèbre, mais est le premier de cette troupe. Et il parle de lui-même avec une certaine ironie. « J'ai l'habitude du succès ! », et il a montré comment le mort tombait, etc. C'était son haut.

L'ennui est qu'il a l'air de vouloir se coller à moi, et veut, demain, m'accompagner dans la promenade. Et ce soir, tout le monde parlait dans cette salle à manger de type provençal, et la patronne au milieu. L'éditeur anglais (Mr Jackson) est très au fait de télé et cinéma, car il s'occupe des adaptations des livres qu'il publie, va souvent à Hollywood. Hier après-midi, d'ailleurs, lui [,] moi et le couple « spiritualiste » avons marché longtemps : sentiers abrupts, bain dans la Siagne, soleil accablant. Mr Jackson a même eu le vertige. Je lui ai dit que j'écrivais, (pensai à traduction éventuelle), mais sa maison ne publie que du « vécu » (hist-géo etc.).

Donc, pittoresque de l'ensemble. Et tout cela dans ce petit village historique, perché à pic, sur les gorges désertes de la Siagne ; à l'ombre d'une place plantée d'ormeaux.

Ma maman se repose épatamment. Sortons ensemble l'après-midi. Si elle et Marcelle s'affectent, autant évidemment les séparer. Marcelle écrit de bonnes lettres et évidemment m'attend. Rien à dire de ce côté-là, sauf qu'elle m'a – aux premiers jours – beaucoup manqué.

Et puis : travail...

[3 septembre, Saint-Cézaire]

3 – 9 – 60.

Saint-Cézaire.

Petite place moyenâgeuse de ce village : ce soir, à une table du bistrot, l'anglais, Mr Jackson. Me suis approché, avons bu. À une table voisine, des gens du village, discutaient. Jackson et moi sommes rapidement passés aux livres. Mon anglais très hésitant a peut-être affaibli ma force de raisonnement. Mais lui appuie tout le temps sur le pratique. Ou le banal « relevé par le génie de l'écrivain ».

Je n'y crois pas beaucoup. Et puis répondre (citant Dante et Sophocle) que c'était l'époque moderne qui fait du banal un art, et qu'aujourd'hui, on a encore dépassé Flaubert, puisque le journalisme a effrayé le roman.

Banal ? Original ? Des mots, évidemment. Et l'Anglais me dit : « Faites l'action, et ensuite, narrez ». Non. Il faut que l'action soit telle qu'elle soit l'expression même du secret, du mystère, de l'effacement de la vie. Il faut donc qu'elle suive le banal et l'original. Les révolutions, les sociétés, tout cela se répète : tout cela n'est pas unique. Il y a mille actions. Mais une seule est unique, c'est-à-dire qu'au lieu de monter, elle descend, vers l'écume de la vie, ce quelque chose d'imperceptible : et c'est cette descente qui constitue l'ascension de l'écrivain. Ni pur symbole ni pur éparpillement, mais l'ineffable fusion qui nous plonge au bord de nous-même. Et jusqu'à...

Nous avons bu, cheminé, dans le petit village médiéval et désert. La lune brillait, et le point de vue de la terrasse – monts déserts et Siagne qui gronde dans le fond – semblait celui du bout du monde.

Il m'a dit : « Votre chemin est dur ; moi, je n'ai pas su. J'ai toujours aimé le confort et l'argent, trop ? Ah ! si j'étais pauvre ». Je lui ai dit que dès que je me mettais à écrire, je devenais nu et pauvre, que tout s'évanouissait. « Oh ! vous réussirez » m'a-t-il dit. « Et même si vous ratez... ». Je l'ai interrompu : « Mieux vaut tomber de haut que de ne pas monter ». Ce n'est d'ailleurs qu'une phrase. Il m'a demandé à quoi j'attribuais ce progrès du banal. Peut-être parce que c'est le triomphe des masses et surtout du massif ? Il a été poli en disant que notre séance l'avait enchanté, et qu'il veut lire mon livre.

Marcelle arrive à Nice par le train du lundi soir, et ma maman quitte Nice lundi matin. Je vais donc être seul à Nice pour la journée. Ai vaguement un emploi du temps. En fin d'après-midi, avec ma mère sur la route de Mons, ai parlé de Marcelle. L'ai choquée en en parlant avec désinvolture ! Puis elle dit, après réflexion : « Après tout, c'est la preuve que tu ne peux t'en passer ». Elle m'a même dit que les rides sous les yeux... et se rend compte évidemment que Marcelle a un complexe... bref...

Mais dans l'écriture je suis seul. J'ai l'air de défendre « la tradition » contre « le modernisme ». Toujours, en porte-à-faux. Alors qu'en réalité, je suis à l'avant-garde de l'art, contre l'avant-garde, des marionnettes... (l'expression ne me satisfait pas).

Vais me coucher.

[9 septembre, Bonifacio]**[X]** 9 – 9 – 60. Dix-neuf heures trente.

Bonifacio (Corse).

Oui, curieux, mais nous sommes là, Marcelle et moi, dans un hôtel, sur ce petit port extraordinaire. N'avons pas encore visité la ville. Le soleil vient de se coucher. Le port forme une sorte de couloir entre deux masses rocheuses. Sur l'une de ces masses, des maisons bariolées (dont l'hôtel, est, en montant, la grosse, lourde, forteresse []). Visiterons demain. Déjà, depuis hier, arrivée à Bastia, et série de paysages de rues et de couleurs (Saint-Florent, rose) de montagne ocre (Corte) et verte (Vizzavona, mille cent mètres) où hier couchés. Adorables cascades dévalant dans forêt de hêtres. Froid. Air vif. Cet après-midi, par le défilé, venue ici pour côte orientale, sauvage, pauvre, délaissée, mais offrant grandioses perspectives.

Le 4 au matin, ma mère avait pris l'avion, et par téléphone, Marcelle et moi avons convenu qu'elle me rejoindrait le soir même à Nice. Libre journée. Fut abrutissant. J'avais, la veille parlé à la plage, et ce fut le lendemain, aventure avec franco-autrichienne, se pâmant. Claqué, la veille – nous étions arrivés l'après-midi, j'avais été à l'hôtel avec une p... qui parlait de Stendhal... unique... Nice m'écoeure. Le soir, émotion avec Marcelle dans le train. Et décision d'aller enfin voir la Corse. Raconterai plus au long ces deux faits. Demain, flâne. Puis, Porto (par Ajaccio).

[10 septembre, Bonifacio]

10 – Matin.

Dormi à peu près. Hier soir, vu les maisons noires accrochées à l'énorme forteresse. Port sous les yeux, en ce moment. Un yacht est venu, est reparti, et trois palmiers, au pied de la colline, contemplaient le spectacle. Soleil et vent. Calme absolu. État d'esprit « moyen » « comme la mer ». Pourtant, bonne sensation de dépaysement. Ai vu aussi l'église gris ocre. Vais (allons) faire tour en mer pour voir ça de l'extérieur, puis en route pour Ajaccio, avec détour pour petit port de Chiavari, qui m'a l'air, sur la carte, isolé, sans grande route, et qui, pour cela, me tente.

Pense à l'hiver, Wimereux, à mon roman. Que sortira-t-il de tout cela ? Rien que « cela ». Le monde n'est qu'un « moi » agrandi. J'ai donc toutes les planètes, les continents, les fleuves vierges. On ne peut s'échapper à soi. Est-on seul ou non ? Si le Moi absorbe le monde, je suis seul, si le monde absorbe mon Moi, je ne le suis plus. Et de l'un à l'autre, on tangué. On part, au dernier moment, le lien est tranché, mais au profit de quoi ?

Le lendemain de l'arrivée de Marcelle, sommes allés le soir à Saint-Cézaire : je voulais porter *Les Heures...* à l'Anglais. Pittoresque. Et le soir, cirque sur la place. Un seul type, comme *La strada*, tenant le village en haleine. À un moment donné, il fit une tombola ; gain : un kilo de sucre. Ce kilo échut (et il y avait un tas de gens) à la femme de l'Anglais qui ne « mange » que de la saccharine ! Philosophie !

Ce type du cirque, tout seul, maigre, avec son chapeau melon et son nœud papillon ! Et, c'était le soir, sous les ormeaux de la place, au bas de la muraille de l'église.

Hier, pour venir ici, étendues désertes de maquis, sans fin. Il valait mieux ne pas tomber en panne. [X]

[12 septembre, Porto (Corse)]

12 – 9 – 60.

Corse. Porto. Splendeur de ce golfe : les montagnes roses et puis vertes d'eucalyptus tombent à angle aigu dans le bleu plane, infini, de la mer. Entre les deux, une plage molle, bombée, tracée par le crayon d'or su soleil. Des essences de parfums qu'on ne respire jamais. Quelque chose d'unique.

Chambre modeste, car tout est plein. Les maisons s'accrochent à ces pentes d'eucalyptus, et de pins corses (larges et nombreux).

Depuis Bonifacio (vue unique de la mer, sur les rochers champignons de sable), tas de villes anciennes : Sartène, vraie cité du Moyen-Âge corse. Enfin, Ajaccio, charmant, et surtout bien placé entre Vizzavona à la douce forêt alpestre traversée de cascades, et Porto, presque irréaliste. Il n'y a que quarante kilomètres entre zéro et mille deux cents mètres. Très curieux.

Marcelle et moi roulons, parlons. Mais j'ai par moments des accès d'amertumes, de vagues regrets. Pourquoi ? Sa tendresse est unique aussi, comme Porto.

Elle s'en est aperçue, au sortir de Bonifacio ; pendant que nous gravissions à pied le chemin du pèlerinage de la Trinité. Pleurs. Explications, caresses, tout cela sous un soleil torride, au-dessus des rochers bas et plats jusqu'à la mer. Ne pas voir qu'un seul côté.

Avons vu Chiavari. Pas mal, mais trop proche d'Ajaccio pour être vraiment perdue. Mais la route qui y mène est invraisemblable : des montagnes russes pas pavées, aux parfums âpres, et des coups d'œil « sensas ».

Écris chaque jour – presque – à ma mère, et vais voir Poste restante demain. Tendresse...

[17 septembre, Bâle]

17 – 9 – 60. Vingt-et-une heures.

Bâle : hier à Gênes. Aujourd'hui, d'une traite : Gênes-Bâle (cent kilomètres) par le Saint-Gothard. Milan, Côme. Quelques découvertes nouvelles (à Gênes et Côme. Cathédrale.) Mais routes dures en Suisse : Gothard, et étroites. Demain : Boulogne.

Ici : immense hôtel au bord du Rhin. Terrasse ; ville illuminée. Grosse cité marchande et florissante. La vieille ville en face. Certains lacs (Lucerne) extraordinaires. Mais je repense aux villes italiennes dont le côté « charme » est si fort. Hier soir, à Gênes, de venelles en venelles, accosté par des femmes au langage doux « *Signore...* » et brusquement je débouche sur une petite place, et église Renaissance à côté d'un palais : toute cette vie qui n'existe pas dans ces riches villes suisses. Et la trattoria d'hier soir : si typique. Ce sera ensuite le nord. Toujours le nord...

Cette vue sur le Rhin, éblouissante : large, roulant les lumières de la ville.

1960

[3 novembre, Bruxelles]

3 – 11 – 60. Vingt heures.

Bruxelles : éclatante de lumières publicitaires qui s'allument et s'éteignent. La pluie à peine tue, multiplie les effets. La vraie ville d'Europe occidentale. Immenses bâtiments. Hier, ce fut Bonn, Coblenze, Cologne, et à Louvain, nuit : déception, à part l'hôtel de ville. Allons sur Wimereux.

Lis Montaigne à petites pages. Pause dans le roman.

Avons à midi fait boucle dans : Ardennes, Vallée de l'Ourthe : et nouveau déjeuner. À Wimereux : diète !

Signes avant-coureurs

Comme les mouettes éraflent
l'eau sur ~~un tampon~~ l'ouate du ciel
Signes m'éraflant les yeux,
Grappes des villes lumineuses
Juteuses de scintillante publicité
Elles montent et elles descendent dans le déclic enchevêtré
Des rails et des klaxons, des nœuds ferroviaires et des pluies obliques
Sur les miroirs des villes occidentales
Tarifs des nuits, patries apatrides et solitudes par brassées
Il y a les cafés anglais astiqués
haut perchés où coule l'Europe
devant les vitres les reflets
d'autrefois dans les trains des réfugiés
et quoi ? Quoi d'autre entre
les promesses non réalisées
et un commencement sans cesse reculé
Que ces signes avant-coureurs happés par les
brumes de l'attente
Oh ! Regard qui n'ose plus se regarder !

[1^{er} décembre, Wimereux]

[X] Wimereux. 1^{er} décembre [19]60. Dix-neuf heures.

Le vent souffle. La tempête rage. Il y eut depuis deux mois ici, des vagues et des « violences » superbes. Au collège, tout se passe bien (rasoirement [*sic*], mais bien). Lis (vague préparation d'agrég). Tous les quinze jours à Paris. Donc, rythme pas mal, sauf qu'il y a des « coupures » dues à des affaissements cafardeux.

Mon roman brusquement a dû dévier. J'ai un mal fou à me sortir d'une certaine confusion ; et puis, que vaut la littérature ? Et la valeur ? Et le mal ? Panique folle qui s'empare de moi, surtout quand je m'éveille au milieu de la nuit.

Parfois, crise avec Marcelle. Mais ma maman va mieux. Je respire. Samedi, dîner chez Alain. À la Toussaint ai fait avec Marcelle voyage en Ardennes, Luxembourg, Allemagne. Pas mal les virées. Et voilà. Au travail. Que vaudra mon livre ? **[X]**